

Sur le trou noir du capitalisme

Jean-Marie Harribey

18 septembre 2019

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2019/09/18/sur-le-trou-noir-du-capitalisme>

Quelques-uns de mes précédents textes sur ce blog ont soulevé certaines interrogations : la décroissance, la collapsologie, voire le véganisme. Je les comprends, car les critiques des notions qui, aujourd'hui, sont à la une de tous les médias forment un tout. Dans le fond, il s'agit de savoir quelle est la nature des profonds bouleversements que le système économique mondial engendre. Je me range derrière l'idée de *capitalocène* plutôt que de celle d'*anthropocène*, c'est-à-dire que la crise écologique, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources, la perte de biodiversité, les multiples pollutions ne sont pas dues à l'humanité en général mais au capitalisme et à sa logique d'accumulation qui se veut infinie.[1]

Comme les trous noirs découverts par les astrophysiciens, le capitalisme est un trou noir qui tend à tout absorber, à soumettre à la rentabilité toutes les activités humaines, les espèces vivantes, les ressources naturelles, le vivant et les connaissances. Tout doit être englouti pour entrer dans le champ de la marchandise.

Même les économistes dominants s'inquiètent. Au point d'entendre, aux États-Unis, un chantre du néokeynésianisme orthodoxe[2] comme Lawrence Summers s'affoler que les liquidités monétaires injectées par les banques centrales depuis la crise de 2007 le soient à fonds perdus : comme si elles disparaissaient, dit-il, « dans un trou noir monétaire ». L'idée n'est pas nouvelle puisque Keynes, dans sa *Théorie générale* de 1936, définissait déjà la « préférence pour la liquidité virtuellement absolue »[3].

En réalité, il faut aller au-delà de la sentence de Summers. Si les banquiers centraux ne savent plus où donner de la tête parce qu'ils sont allés au bout de ce qu'ils pouvaient faire en termes de baisse de leurs taux d'intérêt aujourd'hui négatifs ou quasi négatifs, c'est parce que le capitalisme bute sur deux contraintes indépassables et que balancer de l'argent par la fenêtre ne sert presque à rien : ces deux contraintes sont la limite à la dégradation sociale qui finit par se traduire par la surproduction, et la limite de l'exploitation de la nature. L'exploitation de la force de travail sur une base matérielle en diminution ou en dégradation conduit à une impasse. Nous y sommes.

Ce n'est pas la crise finale du capitalisme, ce n'est pas non plus l'effondrement apocalyptique annoncé par certains, c'est un moment d'extrême tension où la bataille politique, au sens premier du terme, doit reprendre ses droits pour imposer des bifurcations orthogonales à la fuite en avant capitaliste.

En un mot, se mettre à distance du trou noir du capitalisme pour ne pas y être aspiré. Dire cela, c'est affirmer l'inverse de ce que dit l'éminent [Adair Turner](#)[4] : je pense que le capitalisme n'est pas la solution, il est le problème. J'é mets l'hypothèse que la confusion règne un peu partout au sujet du capitalisme et du marché. Les deux termes sont tenus le plus souvent pour synonymes, alors que toute l'histoire et la théorie nous enseignent le contraire. Autrement dit, l'écologie ne se coulera pas dans le capitalisme mais, en revanche, certains mécanismes de marché pourront être utilisés.[5] Introduire des taxes sur le carbone émis, sur les productions polluantes, fait partie des instruments nécessaires. À condition, simultanément, d'engager une profonde transformation des processus productifs et de réorienter les productions industrielles et agricoles vers la qualité, le véritablement durable et le socialement décent. Pour s'éloigner du trou noir du capitalisme.[6]

[1] Voir le dialogue entre Geneviève Azam et [moi-même](#) à propos de son livre *Lettre à la terre*, qui va paraître dans les jours prochains dans *Les Possibles*, n° 21.

[2] Contrairement aux apparences, le néokeynésianisme n'a pas grand-chose à voir avec le keynésianisme ; c'est le nom que l'on donne à la vision que les néoclassiques ont promue quand la boîte à outils libérale s'est révélée désastreuse. À ne pas confondre non plus avec le post-keynésianisme reprenant et prolongeant le message de Keynes lui-même. <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/monnaie/economie-postkeynesienne.pdf>

[3] J.M. Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, 1969, p. 217.

[4] Sur la page d'*Alternatives économiques*.

[5] Voir J.-M. Harribey, « Le capitalisme peut-il être écologique ? » dans Fondation Copernic, *Manuel indocile de sciences sociales pour savoirs résistants*, Paris, La Découverte, 2019.

[6] J.-M. Harribey, *Le trou noir du capitalisme*, à paraître en janvier 2020 aux Éditions Le Bord de l'eau.